



## Les Orangers de Versailles

Annie Pietri

### Chapitre 26

- J'ai compris ! s'écria d'Aquin. L'affaire est plus grave qu'on ne pensait ! Deux meurtres ne lui suffisent donc pas. Il faut qu'elle en complète un troisième !

Le médecin ne devait pas être éveillé depuis longtemps. Il portait encore sa chemise de nuit, qu'il avait rentrée à la hâte dans son pantalon. Sans perruque, le cheveu hirsute comme le soir où Marion l'avait vu pour la première fois, il était assis à son bureau et se tenait la tête entre les mains.

La fillette attendait, impatiente de connaître ses conclusions.

- Voyons, reprit-il. La Camarde représente la mort, et je te rappelle que Monsieur de Montespan est gascon. Voilà que les intentions de la marquise à l'égard de son mari se confirment ! Le squelette, c'est la pauvre La Vallière, la précédente favorite. Le roi lui reprochait déjà sa maigreur bien avant qu'elle ne se cloître au Carmel. Le voile cousu autour d'elle signifie sans doute que la Montespan veut la voir finir ses jours au couvent.
- Et le mollusque ?
- Je crains qu'il ne s'agisse du dauphin. À treize ans, c'est un gros garçon flegmatique, qui parle peu et se gave de friandises à longueur de journée. Principalement des côtes de laitue confites au sucre. La marquise veut épouser le roi, mais ne compte pas s'arrêter là. Elle espère sans doute que l'un de ses fils montera sur le trône de France. Pour cela, il faut que le dauphin disparaisse ! La reine, son fils et le marquis de Montespan, cela fait trois assassinats ! Le compte y est !
- Les boucles blondes représentent donc la reine, intervint Marion.
- Tout juste ! Ce qui m'inquiète, c'est ce dernier festin dont il est question...  
Après un court instant de réflexion, le médecin s'exclama :
- Et si c'était le banquet prévu pour ce soir, après le spectacle ? Je ne vois pas d'autre explication !

Marion frissonna. Le sentiment d'urgence qu'elle avait perçu à deux reprises était donc fondé !

- Nous devons agir vite ! lança d'Aquin en se levant.

Il disparut dans la chambre, s'habilla en quelques instants et revint, une petite boîte en métal à la main.

- Assieds-toi là, dit-il à Marion en approchant une chaise du bureau. Je me suis procuré quelques échantillons de poisons que les sorciers affectionnent particulièrement. Tu vas les sentir et, si l'un d'entre eux se trouvait dans la poudre destinée à la reine, tu pourras le reconnaître.
- Je le reconnaîtrai sûrement, Monsieur.

Marion se félicita de n'avoir pas utilisé son philtre et respira l'une après l'autre les fioles que le médecin lui tendait.

L'avant-dernière lui fit rejeter la tête en arrière.

- C'est celui-ci ! Il n'y a pas de doute. D'autres ingrédients qui me sont inconnus y étaient ajoutés. Mais cette odeur abominable, je la reconnaîtrai entre mille !  
D'Aquin referma la fiole et la rangea avec les autres dans la boîte.
- C'est un poison lent. Une composition démoniaque, qui ne laisse aucune chance à la victime. Une tête d'épingle de ce produit peut tuer sur le coup un nourrisson, alors qu'un adulte dépérira pendant une semaine avant de s'éteindre. Ce n'est qu'une

question de rapport entre la taille de la victime et la quantité de poison avalée. Je vais de ce pas prévenir le roi. Mais, avant, je vais te conduire dans les communs. Depuis hier, tout ce que le château compte de tournebroches et de marmitons y travaille pour préparer le banquet. Tu seras chargée de respirer tous les plats destinés à la table de sa Majesté.

Marion resta sans voix. À partir de cet instant, la vie de la reine de France était entre ses mains.

## *Chapitre 27*

Dans les cuisines du roi régnait une agitation indescriptible. À son arrivée, Marion se trouva plongée dans le bruit des ustensiles, les bousculades incessantes et les cris des cuisiniers. La chaleur dégagée par les immenses cheminées était insupportable. Le mélange des odeurs d'épices, de bouillons où trempaient encore les carcasses d'animaux, de graisse recuite, de sauces brûlées, d'épluchures et d'eau de vaisselle lui soulevait le cœur. Si elle n'avait pas été chargée d'une mission de la plus haute importance, elle aurait fui cet endroit sans tarder.

D'Aquin la recommanda à un officier. Sans bien comprendre, celui-ci l'emmena et lui fit visiter l'ensemble des salles qui constituaient les cuisines. Le médecin, lui, prit aussitôt la direction de la chambre du roi. Il était l'heure d'aller ausculter son royal patient.

Durant la journée, Marion parcourut toutes les pièces pour sentir les marinades, les ragoûts, les fricassées, les sauces et les coulis. Dans une grande pièce où l'on apportait au fur et à mesure les plats destinés au festin, elle respira tous les pâtés, les tourtes et les terrines. Elle s'attarda sur la pâtisserie, où son nez put enfin retrouver les parfums délicats des confitures, des pâtes d'amande, des compotes et des gâteaux de toutes sortes. Pas le moindre macaron n'échappa à son inspection. Elle se rendit aussi dans le garde-manger pour contrôler les fromages, les fruits et les légumes. Quant aux plats venant de la rôtisserie, elle s'en occuperait au dernier moment.

Martin venait souvent la voir et lui apportait quelque chose à grignoter. IL avait bien essayé de percer le secret de sa présence aux cuisines, mais elle était restée aussi muette qu'une carpe.

Vers six heures du soir, alors que le roi et ses invités se trouvaient dans le bosquet où la collation avait été préparée, d'Aquin vint la rejoindre.

- Je n'ai rien trouvé, Monsieur, lui dit-elle tout bas. Je suis désolée. Pas la moindre trace de poison.
- Continue à chercher. Il n'est peut-être pas trop tard. Je rentre chez moi. S'il y a du nouveau, préviens-moi.

En cuisine, l'agitation était maintenant à son comble. Dans quelques heures, il faudrait servir le roi et ses invités. Marion allait d'une salle à l'autre quand, en passant devant la pâtisserie, elle aperçut sur une desserte deux petits orangers au feuillage garni de sucreries. Elle était venue ici cinq minutes plus tôt et ne les avait pas remarqués.

- On vient tout juste de les poser là, lui confirma un galopin de cuisine qui soulevait avec peine une grosse marmite en fonte.
- Qui les a apportés ?
- Je ne sais pas, répondit le gamin, qui paraissait avoir une dizaine d'années. Demande au grand gaillard, là-bas, ajouta-t-en désignant Martin du menton.  
Marion alla le voir aussitôt.
- Ce sont les orangers destinés au roi et à la reine, expliqua Martin. Ils sont beaux, n'est-ce pas ? Sa Majesté exige qu'ils soient placés sur la table, juste devant eux, de manière à ce que chacun ait ses douceurs préférées à portée de main. Des pyramides de friandise seront servies aux invités sur des assiettes en porcelaine.
- As-tu vu qui les a apportés ?

- Un jeune marmiton, je crois. Mais je ne peux pas te dire son nom. Un jour comme aujourd'hui, on engage tous ceux qui se présentent. C'est-à-dire n'importe qui ! Celui-là, tiens, il nous a tous bien fait rire, car il empestait le parfum ! Se parfumer pour travailler en cuisine ! A-t-on idée ?
- Quel genre de parfum était-ce ? demanda Marion.
- Ma jolie, je ne suis pas doué comme toi pour ces chose-là ! Une odeur désagréable, ça pour sûr ! Juste bonne à faire fuir les moustiques !
- Qui ressemblait au parfum des géraniums, par exemple ?
- C'est ça ! confirma Martin.

Marion fronça les sourcils. Une seule personne à sa connaissance affectionnait l'essence de géranium. C'était Claude des Œillets !

La fillette décida d'aller examiner les orangers de plus près. L'un était garni de minuscules oranges et de cerises confites, mais aussi de fraises et de figues fraîches, les fruits préférés du roi.

Le deuxième ne portait que des massepains de couleurs légèrement différentes. Marion vit que certains avaient la teinte brune du chocolat. À n'en pas douter, c'était l'arbre réservé à la reine. La fillette s'approcha, mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'elle constata que les pâtes d'amande étaient toutes parfaitement inodores ! Marion sentait la terre dans le pot de porcelaine, les odeurs du bois et du feuillage, qu'elle connaissait si bien. Elle ne sentait rien d'autre. Ni les amandes, ni le sucre, encore moins le chocolat, la vanille ou la fleur d'oranger. Tous les arômes qui auraient dû flatter son odorat étaient absents. C'était à n'y rien comprendre.

Un doute affreux s'installa dans son esprit, et aussitôt une bouffée d'angoisse la submergea. Elle enferma prestement le petit oranger de la reine dans un placard, glissa la clef dans sa poche et quitta les cuisines en courant à perdre haleine.

Lorsqu'elle arriva dans leur chambre, Lucie était assise sur son lit. Elle pleurait en se gavant de petits biscuits que Martin lui avait apportés pour la consoler de leur mariage manqué. Sans dire un mot, Marion ouvrit le placard où était enfermé son philtre. Le flacon était à sa place, mais il était aux trois quarts vide. « Ce matin, il était presque plein ! » pensa-t-elle.

Tout s'éclairait, mais une chose restait à démontrer. Elle se tourna vers Lucie.

- Non ! cria-t-elle en lui arrachant des mains le dernier biscuit qu'elle s'apprêtait à manger.

Elle versa dessus deux gouttes de l'élixir et, comme elle s'en doutait, le gâteau devint complètement inodore... Le philtre agissait aussi lorsqu'il imprégnait une matière !

Marion ferma les yeux et laissa échapper un soupir de désespoir. Elle se rendait compte du tort qu'elle avait eu de dévoiler son secret à la Montespan dans les jardins du Trianon et comprenait enfin le sens du regard échangé avec la Des Œillets.

« Cette vipère a envoyé quelqu'un fouiller dans mes affaires, pensa-t-elle. Je suis sûre qu'elle s'est servie du philtre pour masquer l'odeur du poison ! » Marion se jura que dorénavant plus personne ne serait mis dans la confidence.

Il fallait maintenant prévenir d'Aquin ! Peut-être aurait-il le temps de parler au roi avant le souper...

